

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La terre de promission

Marc Vaillancourt

Volume 34, numéro 3 (201), juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31363ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, M. (1992). La terre de promission. *Liberté*, 34(3), 48–56.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MARC VAILLANCOURT

LA TERRE DE PROMISSION

*arare quantum non milvus oberret**

Nous étions peu nombreux, car la maîtresse de maison aimait que la conversation fût générale; nous étions six, en tout.

Après le dîner, qui fut joyeux sans excès, nous passâmes au salon, pour siroter des liqueurs et deviser librement. On avait l'impression que pour notre hôtesse le repas n'était qu'une formalité qu'elle expédiait sans mauvaise grâce; elle ne s'épanouissait qu'à l'heure de la fine champagne et des havanes. Il était d'usage, quand on était reçu chez elle, que chacun y aille d'une historiette: tel était le tribut qu'il fallait payer; et je soupçonne certains d'avoir sacrifié parfois la véracité des faits au caractère pittoresque des anecdotes qu'ils énarraient.

Ce soir-là, il y avait parmi les invités une nouvelle figure, un certain monsieur Herzberg, ou Henneberg, je ne sais trop, qui parlait un français impeccable par la syntaxe et germanique par l'accent.

Il enseignait l'histoire des sciences à l'université; notre hôtesse l'avait connu à l'Institut Goethe; il nous fut présenté comme un savant et un érudit. Je me souviens d'avoir répri-

* «Cultiver un domaine plus vaste que celui que couvre le milan dans son vol», Perse, *Satires*, IV; 5, 26.

mé in petto quelques plaisanteries faciles sur la *Kolossale Kultur Tudesque*, inspirées par ces préjugés dont on se défend en vain et qui sont si utiles au confort intellectuel.

C'était la règle dans notre cercle que le plus tard venu y parlait le dernier; Henneberg (je vais m'en tenir à ce nom, pour simplifier) prit donc la parole après tout le monde. Nous avions tous grande hâte de l'entendre et, sans précipiter nos narrations ni ronger trop ostensiblement notre frein à l'ouïe des histoires des autres, ce qui aurait été discourtois, certains d'entre nous manifestèrent une pointe d'impatience. Nous nous connaissions depuis des années; et nous en étions réduits, bien souvent, car il s'en fallait que nous ayons tous des existences passionnantes, à cette extrémité de rehausser nos récits de la basse épice du cancan, quand ce n'était pas, chez les moins délicats, à les controuver de toutes pièces. Moi-même, rat de bibliothèque, j'avoue avoir pillé d'aventure maints auteurs ignorés, pour trouver du nouveau.

C'est vous dire comme un peu de sang neuf était le bienvenu.

Enfin Henneberg fut invité à tenir le dé de la conversation. D'abord il s'excusa — c'est sa propre expression — d'écorcher notre langue.

Plût au ciel qu'autour de moi chacun l'écorchât de telle sorte! Le seul reproche que l'on pouvait faire au français de Henneberg c'était, en effet, d'être trop parfaitement grammatical: jamais je ne le surpris à donner un camouflet à Molière; et je m'empressais d'excuser les miennes maladresses langagières en arguant pour moi-même qu'un pataquès, cela fait *vivant*. La mauvaise foi est un trésor inépuisable.

Le savant professeur nous raconta l'histoire d'un certain Marmontier, un de ses compatriotes, descendant d'un des émigrés de 93, ce qui explique la consonnance française du patronyme. Je crois bien qu'un nom typiquement allemand ne se fût pas imprimé dans ma mémoire.

Ce Marmontier était l'homme le plus intéressant que Henneberg eût connu. Il était ingénieur, établi en Amérique après la guerre de 40. Marmontier était un homme très capable et assez connu, mais dans un milieu fort restreint: celui de la gazodynamique appliquée. Il avait collaboré avec Werner von Braun à un projet de fusée balistique à longue portée, engin qui aurait dû ravager New York en 1948: une fusée-gigogne à voilure, perfectionnement de la célèbre V-2. Jusqu'au milieu des années 50, il avait travaillé à des projets de fuséologie pour la marine de guerre des États-Unis. À ce moment, il avait pris sa retraite, encore qu'il n'eût pas quarante ans. Marmontier était un crack des sciences appliquées, mais là ne résidait pas sa passion; la passion de Marmontier, c'était l'Histoire, l'histoire romaine du II^e siècle de notre ère, pour être précis. Sur ce chapitre-là, il rendait des points même aux spécialistes; il avait tout lu. Il courut de drôles de bruits, quand Marmontier se retira. L'ingénieur possédait une fortune personnelle, dont l'origine, à en croire les mauvaises langues, était suspecte. Cela sentait un peu le soufre: on parlait de trésor de guerre nazi. Mais Marmontier avait travaillé pour la défense nationale; il profitait, semble-t-il, de hautes protections; il ne fut pas inquiété. Les pouvoirs publics n'avaient pas intérêt à remuer de la boue. Un excellent ingénieur, qui fricote avec le Pentagone, cela touche un très bon traitement, sans plus; la richesse de Marmontier demeura toujours une énigme pour Henneberg, qui ne se sentait décidément pas le droit de l'interroger là-dessus! Une chose est sûre: Marmontier avait été un hitlérien convaincu; cela en soi n'était ni extraordinaire ni scandaleux. Marmontier n'avait que vingt ans en 1940, il n'avait pas treize ans lors de l'incendie du Reichstag, et on l'avait embrigadé très tôt dans des associations nazies. Le doute lui vint avec l'âge, et bien avant la fin de la guerre ses certitudes étaient ébranlées. À l'époque du grand raid des bombardiers anglais sur Peenemunde, il ne croyait plus que son pays avait des chances de gagner la

guerre. Marmontier se contenta de poursuivre des travaux auxquels, d'ailleurs, il se plaisait. Cet intérêt pour l'ingénierie s'émoussa avec les ans, et, à l'âge d'homme, toutes ses joies intellectuelles, Marmontier les tirait de l'Histoire. Cela n'est pas rare, et tel, qui brilla jeune dans la philosophie naturelle, consacre sa maturité à la métaphysique.

Toujours est-il que Marmontier avait du bien, et que dès l'âge de trente-cinq ans il n'avait plus à s'en faire pour l'avenir. Dès lors, sa dilection pour l'histoire le requit tout entier. Marmontier quitta la société Rocketdyne, dont le centre de recherche se trouvait à Tulsa, et prit un logis dans Manhattan, afin de tirer parti des ouvrages de la bibliothèque municipale de New York, richement dotée. C'est dans cette ville que monsieur Henneberg fit la connaissance de Marmontier. Au premier abord, les deux hommes se convinrent; ils étaient compatriotes, et davantage encore par le goût des choses de l'esprit que par le hasard de la naissance. Comme se plut à le faire remarquer Henneberg avec une emphase que je jugeai pompeuse, c'est l'esprit, qui, sur les fonts baptismaux de l'intelligence, ondoie pour tout de bon; Charles Péguy n'a-t-il pas écrit que les naissances d'avant sont toujours incertaines... Cette référence à un de nos grands poètes, je la dois à Henneberg. Les deux érudits, tous deux vieux garçons, se plurent: dans un sens très profond, ils étaient de la même race. C'était au début des années soixante. Henneberg préparait une brique — un parpaing: près de 3 000 pages! — sur l'histoire des théories de l'éther luminifère, depuis la mort d'Augustin Fresnel jusqu'à Albert Einstein. Cet ouvrage est aujourd'hui un classique, si on peut parler de classique dans le cas d'un livre qui, en trente ans, n'a pas convoqué trois cents lecteurs...

Marmontier était un homme étonnant; souvent il entraînait Henneberg dans des troquets nègres de Harlem, à boire du raide et à écouter du jazz, forme d'expression musicale pour laquelle l'ingénieur éprouvait un attrait irrésistible. «C'est la musique que Pétrone entendit sur son

lit de mort», laissait-il tomber en quelque indéchiffrable allusion.

Autour de 1960, New York était indubitablement le centre du monde. Le plan Marshall avait fini de faire de l'Europe le paillason de l'Amérique. Un soir, Marmontier était assis dans une boîte avec Henneberg et deux entraîneuses. Un homme d'allure affable se joignit à eux; tout le monde est dans les affaires, à New York: cet inconnu ne faisait pas exception. L'alcool rendait chacun sociable et facile; l'homme d'affaires se mit à évoquer l'Italie, peut-être était-il d'origine italienne: la chose n'est pas rare dans la mégapole. Plus spécialement, il parlait d'une belle maison qu'il avait vue sur la colline de Capri, ombragée de pins parasols et entourée d'un jardin à pergola que le laurier-rose disputait à la passiflore; cette propriété dominait la baie de Naples, le plus beau site de la planète, s'il faut en croire l'Office italien du tourisme.

— Ce doit être tout à fait bien, dit Marmontier. La propriété est à vendre?

— En Italie, même le Vatican est à vendre...

— Vous pourriez m'arranger ça?

— Je suis votre homme.

Sans plus réfléchir, Marmontier topa à cette proposition, à l'ébahissement de Henneberg, qui se permit de demander:

— Que diable ferez-vous de cette propriété?!

— Je vais y habiter, pardi!

Le surlendemain, Marmontier recevait par télex une réponse à son offre d'achat: l'affaire était dans la poche. La lire ne pesait pas lourd dans les balances du dollar, et l'ingénieur devait avoir encore plus d'argent que Henneberg l'aurait cru.

Henneberg revit Marmontier quelques jours plus tard. Ce dernier admit que l'alcool avait été pour quelque chose

dans l'initiative qu'il avait prise. Mais il ne regrettait rien. Il avait largement de quoi vivre en Italie, et où que ce soit sur la terre. Il mit ses affaires en ordre, et s'en fut.

Capri est un rocher abrupt, battu par la mer violette, et que tempère, sous l'azur antique, le vert des vignobles et celui, pérenne, du lierre grimpant. Selon Henneberg, Marmontier était l'homme au monde le moins sensible aux charmes de la nature; purement cérébral, on eût dit que son extraction française l'avait préservé de toutes traces de sentimentalité, ce vice allemand. Henneberg donnait l'exemple des jardins à la française, pour montrer qu'au pays de La Fontaine, maître des eaux et forêts, on n'a pas le sentiment de la nature.

— Que cherchez-vous donc, mon ami? demanda avec franchise Henneberg à Marmontier.

Marmontier ne répondit pas; il fit le mystérieux. L'ingénieur s'en alla pour l'Italie quelques semaines plus tard.

Pendant un an, Henneberg ne reçut pas de nouvelles de son ami. Puis, un matin, l'historien des sciences trouva dans son courrier une lettre datée de Capri. C'était une invitation de Marmontier à venir séjourner chez lui. Henneberg accepta.

Dans cette île débordante de sensualité, Marmontier menait une existence vouée à la spiritualité. Ce lieu, rempli d'histoire, abonde de souvenirs antiques, associés à la figure brutale et raffinée de l'empereur Tibère. L'ombre de Suétone y plane, comme le milan sur les œuvres de Perse, poète d'un hermétisme inviolé. Le cône tronqué du Vésuve, produit inconcerté d'un cubisme de la nature, y joue avec la plus riche lumière du monde.

Marmontier vivait en d'illustres lieux; plus que jamais le passé gréco-romain le passionnait. Son imagination exacte s'enflamma dans ce parfait conservatoire; il ne lui

suffirait plus, bientôt, d'étudier l'histoire: il lui faudrait en écrire.

Henneberg admira beaucoup les citronniers aux pieds tors, et l'olivier que tourmentent l'auster et la bora, et le fenouil et la marjolaine qui embaument l'air.

Quand Henneberg rejoignit Marmontier, ce dernier s'était déjà pourvu d'une imposante bibliothèque. L'ingénieur était doué d'une immense capacité de travail; il ne se consacrait plus qu'à l'étude, à telle enseigne que Henneberg se trouva, après peu de temps, de trop dans cette thébaïde.

Henneberg rentra à New York, et ne reçut que de loin en loin des nouvelles de son ami. Marmontier écrivait à Henneberg des lettres où se trouvaient décrits les travaux et les jours: l'ingénieur se mettait à sa table de travail à dix heures du matin et y demeurait jusqu'à ce que la sirène du ferry-boat qui relie Naples à Capri lui indiquât qu'il était six heures, que vingt heures s'étaient écoulées, et qu'il était temps d'aller prendre du repos. Des litres de café noir soulevaient les ardeurs de l'enragé. Marmontier ne se souciait même pas de publier des articles d'érudition dans des revues spécialisées: il se contentait de faire reculer les limites de la connaissance sur le II^e siècle, époque troublée qui, sous bien des rapports, ressemble à la nôtre.

Le travail auquel il se livrait, Marmontier avait le sentiment que cela ferait de lui un des plus grands historiens de tous les temps.

Les années passèrent et l'ingénieur donnait de plus en plus rarement signe de vie. Son érudition était devenue monstrueuse, non seulement en histoire, mais encore en philologie, et sur d'innombrables points de doctrine religieuse et philosophique. Il se prenait de goût pour les joutes intellectuelles: il argumentait avec finesse, acuité, profondeur, et toujours sans acrimonie; il ne plaidait jamais que la cause de la vérité. Le plaisir qu'il tirait de ses victoires était d'ordre purement intellectuel. Son bonheur était dans l'avancement du savoir. Seule la perspective d'un débat

d'idées pouvait le convaincre de quitter son étude; parfois, il allait disputer une partie d'échecs avec un maître à la retraite qu'il étonnait par la profondeur de ses combinaisons.

Et le spectacle de la nature laissait toujours Marmontier de glace. L'ingénieur vaquait à ses travaux, sans même un regard sur l'écrasante splendeur des crépuscules, quand le soleil va s'éteindre dans la mer, et que l'île d'Ischia se découpe, ombre chinoise, sur un ciel d'andrinople; sans faire davantage de cas de la beauté, plus subtile, de la Piazza de Capri, avec son campanile qui domine le chemin qui monte du port, son église tout en haut d'un long escalier, et le peuple volubile et bigarré qui s'y agite et s'interpelle en un chantant langage, depuis l'aube jusqu'à la nuit avancée.

Marmontier avait été un très robuste gaillard, tout en muscles, noir de poil, bref et râblé. Son teint était devenu de la pâleur de peau d'une demoiselle anglaise; il s'était émacié, jusqu'à paraître frêle. Il traitait son corps comme une machine servile, aux ordres de son esprit. Il consacra vingt ans d'un labeur inhumain à classer des dizaines de milliers de fiches, à faire la recension d'innombrables ouvrages. Son sujet était devenu une seconde nature. Tous ses matérieux réunis à sa satisfaction, il jugea que le moment était venu de commencer à rédiger, pénétré de cette parole de Cicéron que ce n'est pas savoir que d'être seul à savoir.

Toute sa matière parfaitement organisée dans son vaste esprit, il se mit à l'écritoire, tout d'un coup se trouva mal, s'alita, et passa l'arme à gauche le matin qui suivit.

Il avait soixante ans. Il s'était tué à la tâche.

C'est Henneberg qui fut désigné son légataire universel, Marmontier n'ayant famille ni attaches.

— Hélas, nous dit Henneberg, tout le savoir que Marmontier a accumulé est perdu. Songez qu'il n'a pas eu le temps de rédiger un paragraphe, et son ouvrage est mort avec lui... c'est une grande perte, je crois.

Personne d'entre nous n'avait le goût de prétendre le contraire.

— Et mon ami, poursuivit Henneberg, est aussi anonyme qu'il l'avait toujours été. Sa mémoire va mourir avec moi, lui qui se sentait appelé à une œuvre immortelle.

Nous discutâmes encore quelques moments, puis notre hôtesse, avec une urbanité exquise, nous fit sentir qu'il était l'heure que nous prissions congé.

Je raccompagnai Henneberg jusqu'à sa maison; c'était en juin, la nuit était magnifique, et je n'avais pas sommeil.

Nous parlions de choses et d'autres, mais je ne pouvais détacher ma pensée de l'ingénieur Marmontier. Avant de quitter Henneberg, comme je lui serrais la main, je lui dis, avec une émotion qui me mit un peu mal à l'aise, car je ne suis pas d'un naturel expansif:

— Moi, je considère que la vie de votre ami fut une incomparable réussite. Il fit ce qu'il sentait devoir faire. En soi, c'est un accomplissement. Il est mort en vue de la terre promise, et ne goûta jamais l'amertume de voir son rêve saccagé. Une vie comme celle-là commande le respect.

Henneberg, en se raidissant dans un mouvement où je perçus de la pudeur, me répondit:

— Oui, peut-être avez-vous raison...

La terre promise, contemplée depuis le sommet d'une montagne d'érudition! Et je n'avais même pas le goût d'en plaisanter... Décidément, je ne me reconnaissais plus.

Je pris congé; un pâté de maisons plus loin, je me retournai: debout sur le pas de sa porte, monsieur Henneberg, insensible à tout, le nez en l'air, contemplait les étoiles.